

LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU

RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Politique, Mondain, Satirique et Théâtral

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Georges AUBERT

DIRECTEUR

LETTRES ET CORRESPONDANCE

Boîte: rue d'Amboise, 2
LYON

ABONNEMENTS

Lyon (un an)..... 10 fr. | Départements (un an)..... 12 fr.

On reçoit les abonnements de Trois et Six mois

VENTE EN GROS: Chez M. ÉVRARD, rue des Archers, 17.

ANNONCES ET RÉCLAMES

S'adresser: 3, Rue Palais-Grillet, au 1^{er}

LYON

SOMMAIRE:

Chronique lyonnaise, Georges Aubert. — Il n'a pas vu Coquelin, Raoul Cinoch. — Silhouette artistique: M^{lle} Baux, Raoul Cinoch. — Chronique du chiffon, Blondinette. — Semaine théâtrale, J. Vates. — Echos des quais et des rues: Cloco, Un Bachelier à la main. — Femmes et bœufs: Cloco, Un Bachelier à la main. — Un an après, Potomac-Pierre. — Vieilles amours. — Revue des cirques et concerts — M. Chretien, Théo. — Les commandements du chasseur. — Petites nouvelles artistiques. — St-Etienne. — Charade. — Petite correspondance.

Lire plus loin la Biographie de

M^{lle} BAUX

CHANTEUSE FALCON

CHRONIQUE LYONNAISE

C'en est fait, la dernière manifestation extérieure s'est produite. Les Courses de Bonneterie ont donné le signal du retour. A bientôt la rentrée des étudiants, l'ouverture des facultés, et la fin de la saison d'automne aura sonné. Si nous n'en avons pas en hiver, nous nous considérons néanmoins comme tels; depuis quarante-huit heures, c'est à croire que le bon déluge des anciens jours tient à renouveler ses exploits. La pluie torrentielle qui vient de refroidir la terre en nous jetant des rhumatismes dans les jambes, risquait de vouloir durer quarante jours et quarante nuits. Je me demande toutefois si le déluge en question revenait à inonder l'humanité, s'il ne se trouverait pas un ingénieur quelconque pour déjouer les plans de ce mouilleur gênant. Il est vrai que la tour Eiffel est là, à laquelle je ne songeais plus. Espérons que nous n'aurons pas besoin de ces moyens extrêmes et que les eaux reprendront leur cours habituel pour la tranquillité des platées et des riverains.

Malgré ce temps ennuyeux, il est permis de considérer la veine de la Société Hippique du Rhône. Il semble vraiment que saint Médard, le grand éclusier du paradis, attendait la dernière réunion de la jeune Société pour lâcher ses dignes.

Je frémis en pensant que cette horrible pluie aurait pu se déchaîner dimanche dernier, au beau moment, par exemple, où se disputait si amicalement le Grand Championnat de France. Mais, au contraire, quoique froid, selon le mot tranquille de Pandore, le temps était beau pour la saison! Tout s'est fort bien passé. Au printemps, maintenant, et bravo pour les organisateurs de cette vaillante Société Hippique, dont les réunions sont désormais consacrées par les goûts du public lyonnais.

Maintenant au Grand-Théâtre, aux Célestins, au Cirque, à la Scala, au Casino, à Guignol même, voici la distribution des soirées pour cet hiver. Public, choisissez. Vous avez l'embarras du choix.

Les théâtres ont fait leurs preuves, le Cirque Continental a bravement débuté. Sans vouloir faire à mes contemporains l'injure que Juvénal adressait aux Romains de la décadence en leur jetant à la face ces mots d'amer mépris: *Panem et circences*, je constate que le goût des jeux du cirque est passé dans les mœurs lyonnaises. Lyon ne peut plus se passer de son Hippodrome.

Tant mieux pour Madame Léon. La vaillante écuyère le mérite d'ailleurs, secondée par maître Garel son premier régisseur, elle fait tous les sacrifices pour réunir une troupe d'élite.

La chose n'est pas facile paraît-il à l'heure qu'il est. L'Angleterre vient de supplanter encore la France. Londres a voulu mieux que Paris, en fait de cirque. L'Hippodrome est distancé. Albion a l'Agri-cultural, sur la piste duquel danseraient trois hippodromes comme celui de la capitale. Deux cent quatre-vingt artistes ont été engagés au détriment des établissements français, qui ont toutes les peines du monde à recruter leur personnel.

En attendant les débuts s'achèvent. On ne s'en doutait guère, car cette année le public s'adoucira un peu plus comme la terre, se refroidit de jour en jour. Chacun ne s'en

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer notre feuilleton « Virus d'amour » au prochain numéro.

porte pas plus mal. C'est égal un peu de *chahut* pour les débuts, ça mettait de la vie, du mouvement dans l'air et du vent dans les voiles, ceux qui jadis se plaignaient de l'infériorité tapage familial aux habitants de notre bonne ville, aussi bons enfants que bruyants, semblent regretter le pseudo-relâchement des mœurs.

Quant aux artistes, ils ne s'en plaindront guère et ceux qui envient leur sort ignorent sans doute le *trac* terrible des jours redoutables de débuts.

Donc pas d'incidents graves. A part la visite de M. Turquet.

Rien n'a troublé le calme du commencement de la saison théâtrale. Le très docte sous-secrétaire ne s'est pas montré farouche il a exprimé sa satisfaction générale, sur toute la ligne. Je ne vous retracerai pas ses visites aussi longues qu'ennuyeuses à travers les divers établissements de Lyon.

Les journaux quotidiens, ont donné le menu de ces cérémonies aussi correctes qu'infécondes — décorations à part.

M. Turquet a assisté à la représentation des *Huguenots*. M^{lle} Baux, quoique fort enrhumée, a dû chanter pour le surintendant des Beaux-Arts, qui a fait l'impolitesse à nos artistes lyriques de ne pas attendre la fin de la représentation donnée à son intention. Du Grand-Théâtre, M. Turquet s'est rendu aux Célestins où l'on jouait le *Parisien*, et a fait son entrée au moment où Savourette inquiet demande à Brichanteau: Avez-vous vu le ministre? M. Edmond a esquisé un sourire! Voilà.

La chronique enregistre ces choses-là! Puis il a jeté au plafond un coup d'œil mélancolique.

M. Turquet a vu les peintures macabres qui entourent le lustre, il ne s'est pas douté le moins du monde que le gaz a tout détérioré et donné aux figures l'aspect étrange de sinistres ombres chinoises. Vous voyez comme c'est drôle tout ça, et qu'il y a fort de quoi rire ici dans notre ville, à l'heure qu'il est, sans compter que la besogne du chroniqueur, qui ne veut pas sortir des barrières, n'est guère facile. Il se passe des semaines vraiment désespérantes, où l'on a, par exemple, à enregistrer des événements de cette importance, et que l'on peut résumer en cinq mots:

Le docteur Binet est suspendu. Oui, suspendu, ce brave Binet, suspendu de ses fonctions de directeur d'asile d'aliénés. Tout le monde ici connaît M. Binet. On dit couramment à un camarade qui vous rase: Tu sors de chez Binet, comme l'on dirait à un autre qui s'emballe mal à propos: Va donc chez Binet. Eh bien! il faudra supprimer ce mot du répertoire courant; ce n'est plus Binet qui est maître chez lui, c'est M. le docteur Lacour. On sait à la suite de quelle vilaine affaire le préfet s'est décidé à prendre cet arrêté. Nous n'en parlerons pas.

Si maintenant de par la belle loi qui nous régit, le docteur Lacour s'avisait de dresser un certificat et de faire interner M. Binet dans son propre établissement, ce serait tout de même assez drôle. Je m'offrirais ce luxe si j'étais M. Lacour et j'aurais rendu service à mes compatriotes en montrant aux législateurs l'absurdité de cette loi qui permet à un médecin de faire interner un citoyen sur simple signature doctorale. Si au moins, par ce moyen expéditif tous les vrais fous pouvaient être incarcérés, il n'y aurait que demi-mal, mais hélas! combien y en a-t-il encore de ces malheureux qui s'en vont de par le monde manifestant leur aliénation mentale en prose et en vers!

GEORGES AUBERT.

Il n'a pas vu Coquelin...

Avez-vous connu le grand Zéde, Cet intrépide compagnon Qui vient de mourir en Suède Assassiné par le grignon? Il était jeune, beau, très riche — Deux cent mille livres sterling! — Mais hélas! va-t-en faire fiche, Il n'avait pas vu Coquelin...

Voir Coquelin, c'était le rêve Qui de lui s'enfuyait toujours C'est pourquoi sans repos ni trêve, Hiver comme été, nuits et jours, Il parcourait toute la terre Poursuivi par l'esprit malin Qui l'éloignait — sombre mystère! — De la piste de Coquelin...

Comme on le pense, ces voyages Furent semés d'événements: Au Pérou, des anthropophages, Malgré tous ses raisonnements, Faillirent autour d'une broche Le faire tourner comme un moulin: Il évita cette... anicroche, Mais il ne vit pas Coquelin...

Dans une forêt du Bengale Il frola positivement Un beau tigre dont la fringale Se manifestait clairement: Un joli coup de carabine Le débarrassa du félin, Mais jugez donc de sa débène, Il n'atteignit pas Coquelin...

Cela dégénérait en scie, Quand il apprend par les journaux Que notre homme joue en Russie, Et le voilà sur des traineaux: Il aperçut... un nihiliste Qui... conspirait près du Kremlin, Il entendit plus d'un artiste Mais il ne vit pas Coquelin...

Quoi! l'ami du grand patriote Est en Allemagne? Allons donc! Vous me tirez une carotte... — Je vous demande bien pardon! — Que les jeunes gens sont crédules! En fouillant Munich et Berlin Il trouva beaucoup de pendules, Mais il ne vit pas Coquelin...

Un certain jour, le télégraphe Lui dit qu'une pièce à succès Pleine de sel et d'orthographe Tient son fugitif aux Français: Il court au contrôle, il se fâche, Mais la maison de Coquelin Pour quinze jours faisait relâche... Va-t-en voir s'il vient Coquelin!

Il en devenait imbécile, Quand un beau matin il pâlit: « Si j'allais à son domicile — Le contempler au saut du lit! — Sans le secours d'une entremise, Il s'annonçait d'un ton câlin: Il vit bien quel'un en chemise, Mais ce n'était pas Coquelin...

Tandis que tout Paris s'exile, Fuyant les rigueurs de l'été, Zéde s'informe de l'asile Par son idéal adopté: « Oh! la charmante maisonnette! » Drelin! drelin! drelin! drelin! Et crac... il cassa la sonnette, Mais il ne vit pas Coquelin...

Oh! cet homme fin comme l'ambre, Où le surprendre, où l'entrevoir? Au Palais-Bourbon, à la Chambre...! Il s'y transporte avec espoir: « Il va dire les Ecceviases, C'est lui, c'est son regard malin! » C'était un huissier de service Qu'il avait pris pour Coquelin...

Ainsi cet être insaisissable Disparaissait devant ses yeux, Mobile comme un banc de sable, Comme une étoile dans les cieux Et malgré toute sa constance, Quand Zéde fut à son déclin, Il osa nier l'existence De Dieu même... de Coquelin!...

Ce matin on frappe à ma porte: Que diable peut-on me vouloir! Tiens, c'est un homme qui m'apporte Un papier encadré de noir: Quoi! Zéde est mort? Le ciel m'écrase! Et sur le sinistre velin Je vis flamboyer cette phrase: « Priez pour lui, o Coquelin! »

RAOUL CINOCH.

SILHOUETTE ARTISTIQUE

M^{lle} Marguerite BAUX

CHANTEUSE FALCON

Sans vouloir rien emprunter au célèbre récit de Buridan, c'est une grande dame, messeigneurs, une très grande dame!

Elle a de qui tenir: Sa mère était une femme fort distinguée et on vous parlera encore à Marseille de son aïeule dont plus d'une marquise de la cour de Louis XV eut envié la démarche noble et les façons aristocratiques.

Le père de M^{lle} Baux, enfin, occupait une haute situation: en 1848, il était à la tête de la municipalité de Marseille, et son excellente administration a laissé dans cette ville les meilleurs souvenirs.

Donc, je n'étonnerai personne en disant que M^{lle} Baux, à peine sortie de pension, fut accaparée par la vie de salon; elle ne

résista pas. Ses goûts, son éducation, l'aurore éclatant de sa beauté, tout la poussait vers le monde. Mais on n'échappe pas à sa destinée. L'art la ravit au monde et celle qui aurait pu être une mondaine brillante devint une remarquable artiste.

Quel bon génie opéra cette métamorphose? Ernest Reyer, tout simplement. Très lié avec la famille Baux, l'illustre auteur de *Sigurd* entendit un beau jour la jeune Marguerite chanter des fragments de *Faust*. Et son enthousiasme ne connut plus de bornes:

— Quand on a une voix pareille, s'écriait-il, on ne reste pas dans un salon, on ne reste pas en province!

Quelques jours après, M^{me} Baux accompagnait sa fille à Paris.

Marguerite au théâtre? Quel scandale! Ah! dans toute la famille ce furent des pleurs et des grincements de dents, comme dit l'Evangile, dont M. Baux, un huguenot rigide, avait inculqué les principes à sa fille.

Pensez donc, c'est à peine s'il l'avait conduite trois fois au théâtre! Car, dans un certain monde, à Marseille surtout, paraît-il, les demoiselles ne vont pas à l'Opéra, encore moins à la Comédie: c'est contraire aux convenances.

Mais lorsque l'art tient une proie si chère, il n'est pas facile de la lui arracher. Aussi les prières furent-elles vaines et, sans passer par aucun conservatoire, après dix mois à peine de leçons à Paris, M^{lle} Baux débuta à l'Opéra, dans la *Juive*. C'était le 4 février 1876: Rachel avait vingt ans, à peu près l'âge de son rôle.

Les jumeaux du Jockey-Club n'en revenaient pas. En effet, quand cette enfant apparut aux feux de la rampe de la première scène du monde, chacun la plaignit:

— Pauvre petite, elle va se brûler les ailes!

Dès la fin du second acte, l'enfant timide avait disparu: restait l'artiste, à la voix délicieusement souple, au geste tragique, l'artiste éclosée à l'ardeur d'un véritable tempérament de cantatrice. Et ce fut une pluie de bouquets, un éclat de braves spon-tanés! Halanzer ne fit qu'un bond de la loge directoriale à la loge de sa pensionnaire et, dans un élan de tendresse, embrassa Rachel tremblante, émue, heureuse.

Le cap était doublé. M^{lle} Baux allait voguer en plein succès. Elle créa le *Frey-schutz* et chanta Elvire de *Don Juan* avec Faure, le *Roi de Lahore*, *Robert le Diable*, enfin tout le répertoire. Trois ans se passèrent ainsi. Vaucorbeil prit alors la direction de l'Opéra, Baux ne s'entendit pas avec lui et, en 1879, elle se faisait entendre au Grand-Théâtre de Lyon. Elle y resta trois ans et créa *Aida* et le *Tribut de Zamora*.

Nous ne suivrons pas M^{lle} Baux, quelque plaisir que nous éprouverions, à Rouen et à Bordeaux, où ses triomphes furent retentissants. Elle nous est revenue, dans la plénitude de son talent et tout ce que je vous dirais n'ajouterait pas un fleuron à la couronne de cette reine de théâtre.

— La plus belle de vos demoiselles d'honneur!

Lorsque ce polisson d'Urbain roucoule cette phrase au second acte des *Huguenots*, il arrive parfois que l'on voit descendre du fameux escalier une Valentine dont le physique désagréable donne un démenti formel au page de la reine de Navarre. Avec M^{lle} Baux, Urbain dit la vérité, rien que la vérité; et si Marguerite, selon son habitude, n'ajoute pas foi à la parole de son page et le renvoie durement, soyez sûrs qu'elle est jalouse.

Ce serait faire injure à mes lecteurs que de leur dépeindre les traits de M^{lle} Baux. Qui, en effet, à Lyon, n'a pas applaudi Valentine? qui n'a pas applaudi Rachel? Est-ce que tout le monde ne se souvient pas de ses grands yeux bleus, profonds et doux, illuminant sa charmante tête de blonde potelée? Et ses épaules aux contours harmonieux et sa taille majestueuse qui ne les a pas admirées?

Pourtant je me permettrai de mettre en lumière une des beautés de M^{lle} Baux. Lorsque je suis en présence d'une jolie femme, mon premier regard est pour les yeux, mon second pour les mains. J'ai déjà dit que M^{lle} Baux avait de jolis yeux. Mais ses mains, ses mains! Les avez-vous remarquées au théâtre? Non? Vandal! Vous ne

regrettez donc pas l'épouvantable mutilation de la Vénus de Milo? Le condamné à vingt-quatre heures pour maudire ses juges; je ne vous en donne pas plus pour convenir avec moi que M^{lle} Baux a les mains les plus adorables du monde.

Enfin, je conseillerais aux adorateurs de Valentine, de l'examiner attentivement lorsque, masquée par un rang de choristes, elle surprend le complot tramé par son père. Impossible de rendre avec plus d'intensité les sentiments qui se heurtent dans l'esprit de l'ami de Raoul? On dirait d'une admirable statue, la statue de la terreur!

M^{lle} Baux vit très retirée; elle ne quitte son appartement de la rue Constantine que pour se rendre au théâtre. Quand elle doit chanter le soir, sa porte est consignée; le Roi lui-même ne parviendrait pas à corrompre la camériste chargée d'éloigner les visiteurs. Elle reste au lit une grande partie de la journée, fait quelques vocalises et parle le moins possible.

M^{lle} Baux suit en cela la méthode de Faure à qui, même pendant les entr'actes, on ne peut arracher une seule parole. M^{lle} Baux ne va pas si loin; elle parle après avoir chanté et ne se trouve pas plus mal. Après ça, vous savez, elle est femme...

Au contraire de la cigale, M^{lle} Baux chante l'hiver. Sitôt l'été venu, notre étoile disparaît de l'horizon artistique et va se cacher dans un petit ermitage aux environs de Chartres. Là, elle respire, elle voit une vraie campagne qui n'a pas besoin du sifflet du machiniste pour se transformer et fait son possible pour oublier les vers atroces de M. Scribe. Qu'on ne lui demande pas d'aller faire une saison dans une station balnéaire! Si elle allait aux eaux, ce serait pour sa santé et elle se porte à merveille.

M^{lle} Baux est l'aménité même, aussi ne se connaît-elle pas un ennemi. Ah! si, pardon, elle en a un et terrible: Ernest Reyer. C'est toute une histoire. J'ai déjà parlé de l'influence que l'auteur de la *Statue* avait eue sur la destinée de M^{lle} Baux. Tandis que la jeune Marguerite plaquait ses vocalises au plafond de l'Opéra, il fut question de reprendre la *Statue* au Théâtre lyrique. Reyer, croyant avoir trouvé une interprète digne de son œuvre, fit des avances à sa petite amie: celle-ci fut très flattée, mais ne put se décider à quitter l'Opéra, et malgré toute sa reconnaissance et son affection elle eut le courage de résister à Reyer.

Ah! ce fut du joli! qu'elle scène, mes amis, quel coup de théâtre! M^{lle} Baux n'en parle jamais sans frissonner. Et pour qui connaît Reyer, l'éternel rageur, l'aventure n'aurait rien qui l'étonne.

Voici: après le refus de M^{lle} Baux, Reyer se hérissa; mais comme pour rendre sa colère plus légitime, ses regrets plus amers, il voulut entendre Marguerite chanter sa *Statue*. Excellente idée! Il ne donna pas le temps à M^{lle} Baux d'achever l'air final. Son enthousiasme se déchaîna en exclamations furibondes, en éclat de voix intempestifs, en menaces comiques, et, n'y tenant plus, il jeta la partition de la *Statue* à la tête de M^{lle} Baux, pâle de terreur, puis il sortit comme un ouragan en la maudissant avec des trémolos dans la glotte. Depuis cette scène épique Reyer et M^{lle} Baux ne se sont point revus.

Je suis persuadé que celui qui passe sa vie à rager et à faire des chefs-d'œuvre n'a pas gardé rancune à M^{lle} Baux; quant à celle-ci, elle reçoit bien encore quelquefois, dans ses rêves, la *Statue* sur sa tête, mais elle a fini par s'y habituer. Une nuit elle rêva que la partition de *Sigurd* lui tombait dessus. Ce fut horrible! elle s'évanouit et on eut toutes les peines du monde à lui faire reprendre les sens. Le lendemain M^{lle} Baux chantait la Walkyrie à la perfection: Reyer était sa conquête!

Pour un ennemi qui n'en est pas un, M^{lle} Baux a de nombreux amis qui en sont. Citons, en première ligne, Ambroise Thomas, Gounod, Massenet, etc. J'en passe et des plus célèbres. Je relève sur une photographie de l'auteur d'*Hamlet* cette dédicace:

A Mademoiselle Baux, à ma belle Francesca, souvenir affectueux.

Ambroise Thomas.

Ce précieux autographe fut donné à M^{lle} Baux après sa création au Théâtre des Arts, à Rouen de *Françoise de Rimini*.

Voici maintenant dans son album une lettre de Massenet qui la remercie de la façon remarquable dont elle créa Salomé d'*He-*

rodiate à Bordeaux. Puisque j'ai ouvert l'album de l'artiste, feuilletons-le ensemble. D'abord, des coupures de journaux, soigneusement collées, datées, étiquetées. Inutile de dire que tous ces articles ne contiennent que des éloges. Mais qu'est ceci ? La gamme photographique de la jeune cantatrice. M^{lle} Baux est représentée à tous les âges, dans tous ses rôles de face, de profil, de trois quarts. Elle est charmante toujours et ce n'est pas la faute des photographes, je vous prie de le croire.

J'avais vu une perruche dans l'appartement de M. Massart ; j'en ai trouvé une chez M^{lle} Baux. Est-ce la même ? Ma perplexité est extrême et sera partagée certainement par mes lecteurs. Rencontrerai-je le même volatile chez M^{lle} Hamann, chez M^{lle} Verheyden, etc. ? Me poursuivra-t-il jusqu'aux sphères éthérées où je serai forcé de me transporter pour interviewer M^{les} Sampietro et Riganti ? Espérons-le.

Mais la perruche nous a détournés de l'album ; revenons-y donc et lisons... Des vers ! Parfaitement, des vers et imprimés encore. Oh ! ces rimes incandescentes de la seizième année où amour et jour se baissent à lettres que veux-tu ! Gredin de rhétoricien, va ! on t'en donnera des artistes lyriques pour les perdre...

Mais qu'est-ce que je fais, moi ? Voilà-t-il pas que je me suis oublié jusqu'à écrire à côté des vers du collégien le quatrain suivant :

Comme une carresse de flamme,
Sa voix au timbre velouté
Fait vibrer et le corps et l'âme :
L'entendre est une volupté.

A mon âge !

Raoul CINOH.

CHRONIQUE DU CHIFFON

Les Toilettes aux Courses de BONNETERIE

J'avais eu l'audace de compter sur le soleil pour cette troisième réunion des courses de Bonneterie. En conséquence ma couturière, sur mes ordres, m'avait confectionné une toilette quasi printanière que j'ai dû laisser au vestiaire.

Il ne faudrait point cependant nous plaindre du temps, s'il faisait un peu froid, il n'a pas plu ! C'est ma foi beaucoup ! Nous avons toutes le moyen de nous garantir du froid, en doublant, en triplant même le rang de nos jupons.

Mais avouez, mes belles, que rien n'est horrible comme de patauger dans la boue ou de recevoir une averse. Nous avons beau être bien chaussées, nous ne pouvons certes emprisonner nos délicieux petits pieds en de grosses bottes. Je vous avoue cependant que je ne suis pas très éloignée de la botte pour dame. Si nous en inaugurons la mode. Mais voilà ! C'est le costume ad hoc qui manquera, ce serait toute une révolution à accomplir et qui je crois n'est pas prête de se faire, pas plus que l'autre, la sociale dont nous ne nous inquiétons guère entre parenthèses.

Quoi qu'il en soit je vous disais que mon intention était d'aller aux courses en toilette claire et que devant la fraîcheur du temps j'ai dû mettre le costume de laine. Ce en quoi, mes mignonnes, je me suis trouvée d'accord avec vous qui toutes semblez vous être donné le mot, car elles étaient nombreuses les toilettes sombres, noires, hélotrope foncé, loutre, bleu marine, rouge, brun prune ou gris de fer.

C'est en vain, je crois, que nous cherchions hors de ces nuances. Je vois cependant Jeanne Perrin en fantaisie à damier anglais noir et bleu.

Cette étoffe est très à la mode, on rencontre sur les hippodromes parisiens une foule de costumes analogues, et Anna en femme à la mode n'a pas voulu être en retard. Un bon point pour Anna qui en outre a fait ample moisson de Louis engageant de nombreux paris.

Ida Ténor, comme toujours, était très bien, portant une superbe toilette velours vert mousse avec arrière-jupe en faille de même nuance, chapeau assorti à la toilette en velours également, orné d'un nœud violet ou du plus riche effet. Sa jeune sœur était toute de noir vêtue, faille et chapeau noir.

Jeanne Perrin portait une toilette écossaise et un fort bon chapeau vert foncé.

Mathilde Bellecour, qui, d'habitude, met des toilettes remarquables, avait recherché la simplicité et avait simplement mis une toilette à mille raios bleu et or au corsage ouvert sur plastron neige, guère de saison.

Céline Montier en bleu marenge, jacquette gris fer.

Céline Collonges fort jolie en faille française garnie de jais et de perles.

Le Poupard ravissant ; le petit Poupard en bleu marine, toilette neuve, entièrement neuve des pieds à la tête. Le Poupard est venu aux Courses en coupé et s'est promené en compagnie d'Eugénie en gris.

Allons, très bien Poupard ! J'oubliais de dire que le Poupard était coiffé d'un chapeau velours bleu de France, il me semble. Oh ! le drôle de garçon que ce Poupard !

Suzanne a fait sensation en gaze perlée, avec mantelet velours rubis garni de perles rubis.

La mignonnette Jeanne Confort en toilette beige havanna, coiffée d'une capote gaze jaune clair garnie d'un nœud rose mourante.

Micheline en costume satin écossais ; toujours très fine sa taille.

En somme, la plupart des toilettes étaient sombres, ne sortant guère des nuances uniformes.

Les amoureux de chiffon ont été désappointés. Mais étant donné la saison, ils n'ont pas le droit d'être exigeants. Du côté rielle garde on remarque un grand nombre de célébrités galantes dont les noms sont revenus cent fois sous ma plume : citons néanmoins : Joséphine O..., Marie Maillard, toujours jeune et jolie, Adrienne R..., Marie R..., Péroline P..., Ma Mère M'attend, Henriette Chaillou en toilette claire rayée cerise, Céline et Marguerite Chaillou, Berthe l'Amazone, Raphaël, Adèle Des..., Léonie C..., Tonine Francon.

Du côté de la piste, je ne remarque aucune élégante : toutes sont au pèrage. A part cependant deux toilettes faille grenat qui n'ont pas abandonné leur coupé de louage attelé de deux chevaux bais marron. Peu de saison les toilettes faille.

Maintenant, adieu les belles toilettes portées en plein air. Il nous restera les premières et la robe de chambre. A propos, vous savez que la question de la robe de chambre s'est transformée.

La traditionnelle robe de chambre à traîne n'est plus admise que pour les personnes qui restent étendues sur leur chaise longue.

Le saut de lit est une espèce de peignoir sans traîne, rasant terre. Il se fait en molleton, en flanelle, et si on veut à toute force être très élégant, en surah. Mais, avant tout, il doit être pratique pour permettre d'aller et venir dans l'appartement et faire sa toilette. En un mot, il faut qu'il ne soit pas encombrant.

C'est une fois la toilette faite que madame passe sa « matinée ». Ce vêtement, au rebours du saut de lit, a le droit d'être aussi élégant que possible. Il se fait en peluche, en velours même, garni de franges de dentelles, en étoffes aussi claires que possible, si l'on veut, bleu de ciel, rose.

Il se compose d'une jupe et d'un corsage flottant ; on peut ajouter à cela un petit bonnet formant une coiffure et qu'on fait en dentelle, en surah, en ruban, comme l'on veut. Les bas de soie et les souliers assortis à la matinée.

Et voilà !

BLONDINETTE.

SEMAINE THÉÂTRALE

GRAND-THÉÂTRE

Les débuts continuent et, rapidement, le public est appelé à se prononcer sur les pensionnaires de M. Campocasso. La semaine a été fructueuse. La direction a fait donner tous ses artistes et chacun d'eux a montré des qualités sur lesquelles nous ne pouvons malheureusement pas nous appesantir. Déblayons donc, comme on dit en style de coulisses.

M^{lle} Verheyden a fait son troisième début dans *Philine*, de *Mignon*. Inutile, n'est-ce pas, d'ajouter qu'elle a été acceptée à l'unanimité.

On n'est pas plus gracieusement coquette, on n'égare pas avec plus de virtuosité les vocalises de la fée Titania. Eh ! puis, elle est si jolie ! Quand M^{lle} Verheyden est en scène, les jumeaux ne choment pas, je vous prie de le croire.

M. Albert a joué *Rigoletto* ; il y a été excellent. Ce rôle écrasant, il l'a chanté et joué en artiste consommé. Il faut une voix comme la sienne, jeune, bien timbrée, solide pour rugir et pleurer avec la terreur et la tendresse que Verdi a mises dans la bouche de son bouffon. A signaler, le fameux quatuor qui a été enlevé avec une superbe maestria.

M^{lle} Renée Vidal nous est apparue dans *Eléonor* de la *Favorita*. Elle a partagé le succès de Massart, c'est tout dire. La jeune artiste a une voix magnifique, et, quand elle en modérera les éclats, quand elle en connaîtra mieux les ressources et saura lui demander tout ce qu'elle peut donner, notre nouvelle contralto sera parfaite. Elle l'a été, d'ailleurs, dans le duo final.

M. Louyrette a chanté *Balthazar* avec autorité. Il nous promet un Brogni remarquable.

M. Bérard cadet a fait ses deux premiers débuts dans la *Favorita* et le *Mattre de Chapelle*.

Le jeune baryton a réussi. Ça tient de famille ; son frère aîné lui avait aplani le chemin du succès.

Entrevu M^{lle} Dupont, la seconde dugazon. La voix est suffisante et bien conduite. Que demander de plus ? J'en dirai autant de M. Isouard.

M. Desmet en est à son troisième début ; nous espérons qu'il le fera dans un rôle plus important que celui de Sparafucile, de *Rigoletto*.

Lothario a trouvé en M. Berthomme un interprète excellent. Dommage que le comédien s'efface trop souvent derrière le chanteur ! Mais quelle voix généreuse et fraîche et qu'on éprouve du plaisir à entendre enfin une basse qui ne chante pas faux.

Et M. Dereims ? La question est épineuse. Si l'artiste s'était présenté d'abord au public dans *Rigoletto*, son admission était certaine ; l'impression fâcheuse qu'il a produite dans le *Songes* n'existait pas et le public aurait eu le temps de s'apercevoir qu'il avait affaire à un artiste de valeur. Mais au cas où son troisième début ne serait pas en sa faveur, par qui le remplacerait-on ? Ah ! les artistes qui attendent les chutes de leurs camarades, parce qu'ils ne peuvent pas trouver d'embûche un engagement sérieux, on sait ce qu'en vaut l'aune. Si M. Dereims a des défaillances, il a au moins de beaux moments. Enfin, attendons ; le public n'a peut-être pas dit son dernier mot, ni M. Dereims non plus.

A la semaine prochaine, le premier début de M. André Bose, fort ténor. C'est, s'il ne me trompe, sous la robe brune d'Eléazar qu'il se fera connaître. Et puis, nous allons revoir M^{lle} Baux, dans *Rachel* : deux attractions.

J. VATES.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

La direction du théâtre des Célestins, forte du succès obtenu par le *Parisien* donné avec le concours de Coquelin, a voulu reprendre cette pièce interprétée par les artistes de la troupe. L'attraction de cette première résidait, pour les amateurs, dans la comparaison entre les interprètes précédents : Coquelin, dans le rôle de Brichanteau ; Laugier, dans celui de Savourette.

Tous les habitués des premières s'étaient donc rendus aux Célestins. Beaucoup de toilettes du côté féminin. Trop de sombre dans les nuances ; mais pardonnons, il pleuvait et rien n'est désagréable comme la mise d'un costume clair un jour de pluie.

Parmi les interprètes du *Parisien*, M. Huguenet était surtout en jeu. Il ne s'agissait rien moins, pour lui, sinon d'égaliser tout au moins de faire oublier Coquelin. M. Huguenet a supporté avantageusement la comparaison entre le redoutable sociétaire de la *Comédie-Française*.

Il a apporté beaucoup de naturel dans le personnage de Brichanteau.

D'aucuns même disent trop, et trouvent que l'effort que sent très bien M. Huguenet ne porte pas ; c'est-à-dire qu'il est un peu sur les planches ce qu'il est chez lui on chez Berthou, et semble oublier qu'il joué et doit incarner un personnage qui n'est pas lui.

Je ne voudrais pas faire de reproches à Mercier si aimé du public lyonnais, qu'il a tant de fois amusé, mais vraiment ce propriétaire a trop l'air d'un marchand, l'allure que M. Mercier, coiffé d'une perquette digne d'un fils de Loyola, donne à Savourette, n'est pas celle d'un boutiquier enrichi quoique bébé, mais n'ayant rien à voir avec Rodin.

M^{lle} Santa est une très gentille Geneviève, à laquelle nous ne reprocherons pas sa taille ; comment dirais-je ? mettons mignonne.

Malgré le mauvais temps et l'attrait de *Mignon* au Grand-Théâtre, beaucoup de personnes assistaient à la reprise du *Fiacre 117*.

L'amusante comédie de MM. Najac et Millaud avait dû être interrompue par le brusque départ de M^{lle} Céline Chaumont. C'est à M^{lle} Lender, du théâtre des Variétés, qu'incombait la tâche de remplacer l'imitable Céline. Elle s'en est bien tirée et a en des moments très drôles, sans toutefois nous faire oublier sa devancière.

M^{lle} Lender a la bonne fortune d'être très belle femme, nous dirons même fort jolie. Ces avantages ne sauraient nuire à un succès et encouragent vivement les braves. Ses toilettes sont d'une correction irréprochable et de meilleur style.

M. Huguenet a été parfait dans Vauresson. Ce n'est pas dans ce rôle que nous lui reprocherons trop de naturel et de laisser-aller. Son tempérament

s'adapte à merveille au personnage, et M. Huguenet n'a pas de peine à déborder le public.

M. Mercier a repris avec le même succès le rôle de Portenille qu'il jouait avec Céline Chaumont. M. Aubert est peut-être un peu froid dans la peau de cet excellent ami Arthur de Vlasse.

M^{lle} Raymonde et Dercia complètent l'ensemble de l'interprétation.

Beaucoup de personnes ne connaissent pas encore le *Fiacre 117*. Il y a donc en perspective une longue série de représentations pour cette drôle et amusante que tout le monde voudra connaître.

X...

ÉCHOS DES QUAIS ET DES RUES

..... La pluie, la vilaine pluie d'octobre tambourine contre les vitres sa monotone et triste complainte. Les trottoirs lavés laissent de tons violâtres. La rue est muette. Les passants affairés, recoquevillés sous leurs parapluies, sautillent comme des faucheux inquiets ; les trottoirs, blémies par un air frais, rasant les devantures, leurs jupes relevées au petit bonheur, et montrent bravement des petits mollets qui se passent de tout commentaires. Et de ci, de là, les fiacres se croisent, pataugeant avec une philosophie sceptique au milieu des plaques boueuses.

Et Jenny l'Anglaise, qu'effraie cette vilaine pluie, s'est sauvée ainsi qu'une hirondelle devant l'hiver. La belle a fui vers Alger, où elle doit passer l'hiver.

X

Nous avons dit maintes fois à quel degré d'élégance est arrivée la toilette de dessous. Rien n'est changé pour le moment ; on porte encore et on portera tout l'hiver le petit jupon en flanelle hélotrope, le bas garni d'un plissé de satin sur lequel retombent trois volants de dentelles étagés ; au-dessous sont posées trois baguettes rondes de satin. Ce qui est encore de grande mode, c'est le jupon ouaté en satin grenat doublé de velin or, avec grand bord de peluche ; par derrière, à mi-jupe, un immense flot de rubans de satin avec nœud.

X

Voici venir le temps où, tandis que les bâches pétillent et craquent dans la cheminée, il est si bon de ne rien faire, de s'étendre sur un divan et, en fumant des cigarettes, de rêvasser doucement des paradis perdus et des blondes amours qui se cassèrent les ailes en pleine joie. On dort les yeux ouverts, comme si la voix claire d'une adorée vous contait en souriant des bêtises délicieuses, comme si des baisers s'appuyaient, s'éternisaient sur vos lèvres. On reprend le refrain familier qu'on ne chantait plus depuis si longtemps. Et l'on reste ainsi des heures dans les ombres vagues qu'assombrissent la chambre, immobile, paisiblement heureux comme une grande bête lassée qui rumine au fond de son étable chaude.... Étonnez-vous si j'oublie de vous dire les nouveaux de la semaine ; étonnez-vous, si je ne vous tiens pas au courant des succès toujours croissants des trois sœurs Montier, si j'oublie de vous parler des magnifiques présents qu'a reçu Anna Perrin : un service complet, douze cuillers et douze fourchettes en or massif, et si je suis en retard pour vous apprendre que la toute mignonne Marie Gratton quittera à la Noël les magnifiques appartements qu'elle possède aux Brotteaux pour venir habiter en ville plus près de chez Berthou... et que de choses encore...

X

Zéma, la brune amie d'Antoinette, nous a quittés. La semaine dernière, le rapide l'emmenait à Paris, où elle est allée rejoindre une de ses compatriotes.

Zéma ne reviendra pas de longtemps, elle a même juré à tous ses amis de Lyon qu'on ne la reverrait peut-être jamais. Zéma oublie que la capitale réserve plus d'une surprise à ceux qui l'habitent.

X

Le petit cochon porte-bonheur est allé rejoindre dans l'oubli le lézard qui a fourni une longue carrière, et l'éléphant qui bat son plein ; le sanglier en diamants même est relégué dans le magasin des accessoires.

Aujourd'hui nos élégantes viennent d'adopter le bracelet-fétiche comme porte-bonheur. Il est composé d'une grande chaîne forçat ; aux mailles sont suspendus des fétiches, des éléphants, des singes, des chats, des araignées, des moutons, etc.

Les sous percés et, pour les plus fortunées, les pièces d'or sont actuellement très en vogue. Il n'est pas une de nos épinglées qui ne possède dans son porte-monnaie une mascotte de ce genre.

X

Claudia, l'ex-amie de Jeanne Clair-de-Lune, est dans nos murs. Elle arrive de Castres, où elle a passé tout l'été et où elle retournera probablement dans la quinzaine ; en attendant, elle profite de ses derniers jours de vacances pour faire quelques orgies dont elle se rappellera, une fois dans sa sous-préfecture.

La toute blonde Adèle Ténor est très amoureuse. Cette belle enfant s'éprend facilement ; aussi chaque soir est-ce un béguin nouveau.

Il serait long l'album de cette enflammée, si tous ceux qu'elle a aimés un soir s'y trouvaient.

Qui sait, cher lecteur qui me lis, si tu ne seras un jour ce béguin d'une heure ? Et pourquoi pas ? puisque le chemin de son cœur est si grand.

X

Le rastaquouère des ex-hibé partout à sa cravache.

Vendredi dernier, les habitants de la rue de Jussieu, les employés de M. Granet, ministre des postes, les Hébes de la brasserie du Télégraphe et les passants attardés, ont été égayés par une scène des plus comiques.

Le sang n'a pas coulé ! Mais on raconte tout bas les exploits d'une cravache fine et souple.

Après Sarah Bernhardt, l'une des héroïnes du combat se serait vigoureusement servie de l'instrument cher aux écuyers de M^{lle} Léon.

Nous espérons que les choses en resteront là, et que cette animosité, subitement éclatée entre deux momentanées, n'aura pas de suite.

NOTA. — On peut voir ladite cravache exposée dans notre respectable salle des dépêches.

Très belle soirée aux Célestins pour la reprise du *Fiacre 117*. Toutes nos élégantes étaient venues pour applaudir M. Félix Huguenet, (Ah ! dame, on n'est pas joli garçon impunément).

Je laisse mon confrère théâtral, vous donner son appréciation sur ces deux artistes et je me borne à constater qu'on se serait cru à une véritable première, devant les fauteuils garnis du monde le plus beccare.

Nos belles pécheresses avaient encoffré leurs plus jolies toilettes ce qui produisait un effet ravissant au milieu des habits sombres de ces messieurs.

Aperçu : Joséphine la Plantureuse, Anna Perrin qui, de ses yeux, fixe continuellement un des acteurs ; Adèle Ténor, Ninette, Alice Hugues, Ida Ténor, Jeanne Perrin, Henriette Chaillou, Jeanne Confort, Célestine E..., Marie C..., Léonie Ch..., Marie des Chaises, Ma-Mère-M'attend, Marie Maillard, Marguerite et Céline Chaillou, Jenny l'Anglaise, Tonine Francon, Clémentine Grosjean, etc...

X

Marie Forêt et son amie Marthe sont brouillées à mort.

Voulez-vous en savoir la raison ? Elle est bien simple : Marie a tout bonnement soufflé à Marthe son adorateur préféré, et cette dernière n'a pas trouvé ce procédé à sa convenance.

Voilà !...

X

Jeanne Clair-de-Lune, une bonne adorable qui s'était exilée à la campagne tout l'été, vient de faire avec succès sa réapparition dans le monde qui s'amuse.

La svelte épinglée a été aperçue un peu de toute part, toujours très entourée.

X

La gente Hébé, Ernestine, qui charmait à la brasserie du Télégraphe les Faunes et Sylvains moqueurs de ce temple dédié à Gambrinus, a transporté ses pènétes, je veux dire sa sacocche et son tablier plus blanc que la neige, à la Gauloise.

X

Lucie, la brune Lucie, à la vive et pétillante figure, a fui loin de la Gauloise où sa mignonnie main servait bocks et champ'mous pour se lancer sur le flot Cythérien. Nous l'avons vue un de ces soirs aux Célestins et avons admiré l'élégance et la richesse de son costume.

X

Pleurez, mes tristes yeux, pleurez des larmes de sang ! Une main cruelle, une main profane a frappé sans remords la gente Thérèse de la Gauloise, Thérèse plus brune qu'un soir d'automne ! Elle a versé des larmes amères, la pauvre enamourée ! Faudra-t-il donc toujours vous dire, ô mes confrères, en Adam !

Ne battez jamais une femme, pas même avec une fleur.

X

Marie, à la taille svelte, à la taille de sylphe, qui avait ouvert de ses doigts de rose l'aurore de son errante vie à la Nouvelle, dans la rue Lanterne, est maintenant à la Gauloise. Elle parle de son ancienne brasserie sur un ton léger et moqueur.

Qui sait, ô Marie ! ce que l'avenir vous réserve.

X

La Luxembourgeoise vient d'ouvrir les portes de son sanctuaire à une nouvelle prêtresse : C'est le nombre sans cesse de ses clients, attirés d'ailleurs par les pittoresques costumes et les tailles divines qu'ils enserrant, qui a nécessité cette nouvelle adoption. Nous la jugerons et la nommerons une autrefois.

X

Coups de cravache.

Vendredi dernier, les habitants de la rue de Jussieu, les employés de M. Granet, ministre des postes, les Hébes de la brasserie du Télégraphe et les passants attardés, ont été égayés par une scène des plus comiques.

Le sang n'a pas coulé ! Mais on raconte tout bas les exploits d'une cravache fine et souple.

Après Sarah Bernhardt, l'une des héroïnes du combat se serait vigoureusement servie de l'instrument cher aux écuyers de M^{lle} Léon.

Nous espérons que les choses en resteront là, et que cette animosité, subitement éclatée entre deux momentanées, n'aura pas de suite.

NOTA. — On peut voir ladite cravache exposée dans notre respectable salle des dépêches.

X

Le rastaquouère à Paris

Labrèrye trace dans le *Figaro* un portrait du rastaquouère que nous reproduisons :

« Encore un Américain, mais du midi. C'est le Marseillais du Nouveau-Monde. Il est exubérant, voyant, clinquant, bruyant. Bien que le mot rastaquouère soit appliqué à Paris, à tous les exotiques, le vrai, le seul rastaquouère est Brésilien, Chilien, Bolivien, Argentin et Vénézuélien. On trouve en lui de l'Indien, du Caraïbe, du Mohican, de l'Espagnol, du Portugais. Sa figure a le ton du vieux bois, ses cheveux noirs sont luisants et parfumés, sa toilette est criarde et trop riche. Il est constellé de bijoux. Il porte tant de diamants, que ceux-ci finissent par n'avoir plus de valeur. Ils deviennent des bouchons de carafe.

Le rastaquouère les exhibe partout à sa cravache.

X

vate, à sa chemise, à son bras, à tous ses doigts, à sa boutonnière, à son gilet. Du plus loin que vous apercevez le rastaquouère, sa présence vous est signalée par un éclat insupportable et des parfums *idem*. Diamant et musc. De plus près, il vous absorbe dans un flot de grimaces et un flux de paroles vertigineuses, prononcées avec une sonorité de casseroles. Le rastaquouère est généreux et fastueux. Il a une grosse gaité et il aime le tapage. Le plaisir est son but, sa vie, son rêve. Il y laisse toute sa vigueur et toutes ses plumes. C'est, en définitive, un bon garçon que l'on exploite plus qu'il n'exploite les autres. Le rastaquouère, à force de faste et de magnificence, finit presque toujours dans la peau d'un décafé.

X

LE VIEUX TEMPS

Écoutez cette charmante fantaisie due à la plume d'Aurélien Scholl à propos de la mort du prince Melissano :

Hélas ! que j'en ai vu passer des gentilshommes de cette espèce ! Au temps des grandes noces impériales, quand le café Anglais et la Maison-Dorée ne fermaient jamais, un maître d'hôtel me disait : « Une société ne dure pas plus de cinq ans. Les viveurs, les *luisants* se succèdent avec une étonnante rapidité. La dernière bande a fini il y a six mois.

« Le vicomte de Talleyrand est mort après avoir tout fait pour donner son nom à un enfant qu'on croit être de Berthelieu. La famille s'y est opposée et le vicomte est mort de chagrin ; il aimait tant cet enfant-là ! Le baron d'Auriol n'a pas duré ; on lui a versé tant de bouteilles de vin dans le cou qu'il a fini par attraper une fluxion de poitrine au bordel. « M. le comte de Z... est sous-chef de gare dans une petite station du Midi.

« M. Raoul de M... s'est engagé ; il est en Afrique. « Le marquis de T... complètement rasé, joue de la trompe de chasse dans un café concert à Reims ; il a trois francs par soirée.

« Depuis quelques jours, la bande de M. de Saint-Lahire a envahi le grand Seize.

« Ils sont une dizaine qui vivront deux ou trois ans sur des jeunes gens arrivant de Bretagne et d'Anjou avec leur héritage. Puis ce monde-là disparaîtra comme ses aînés : il en viendra d'autres qui feront leurs embarras jusqu'au jour de la culbute... »

Et le garçon ajoutait : « Sur dix, il y en a deux qui se tuent, quatre qui meurent d'épuisement, trois qui vont en prison et un qui se met à travailler et se tire d'affaire. »

— Et les femmes ? demandai-je.

— Oh, les femmes ! ce sont toujours les mêmes depuis vingt ans !

NOUVELLES À LA MAIN

Un monsieur d'un certain âge, fort riche, faisait depuis longtemps la cour à une jeune personne et, malgré tout son empressement, n'arrivait à rien.

A la fin, énervé et piqué au vif, il prit le parti de l'épouser.

Quelque temps après son mariage :

— Voyez-vous, ma chère, vous avez bien fait de ne pas me céder, car, dans ce cas, vous ne seriez pas ma femme aujourd'hui !...